Document generated on 07/19/2025 5:31 a.m.

Espace
Art actuel

Ingrid Tremblay, Un raccourci par le désert

Ariel Rondeau

Number 127, Winter 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95160ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rondeau, A. (2021). Review of [Ingrid Tremblay, Un raccourci par le désert]. *Espace*, (127), 102–104.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

intermittence par des mailloches, selon une partition mystérieuse générée par les capteurs extérieurs. Les sons des différents matériaux emplissent la salle parfois avec une certaine légèreté, parfois avec une gravité sourde. Une fois la lourde porte de la salle du Parloir fermée, nous avons tout loisir d'écouter la plus discrète *Rémanences* (2020), une installation qui se joue ici plus au sol du Passage aux champs. Des milliers d'épingles métalliques, certaines courtes, d'autres plus longues qu'un doigt, dessinent sur un drap de lin des sinuosités rappelant le tracé des ruisseaux ou des rivières. Au-dessus d'elles rôde un étrange objet, reproduction démesurée d'un pendule architecte, de ceux utilisés en radiesthésie pour détecter justement les cours d'eau souterrains. Mené par un rail qui se déplace au-dessus des épingles selon les données invisibles capturées à l'extérieur, il fait se hérisser le réseau métallique. Comme une peau gagnée par une chair de poule violente, le lin se soulève parfois brutalement, à la façon d'un hérisson furieux qui viendrait se défendre avec ses piquants. À chaque frémissement, à chaque cliquetis, il semble difficile de ne pas se demander s'il n'y a pas, ici, quelque activité sismique, radioactive ou tout simplement magique qui viendrait faire se mouvoir l'ensemble. Mais bien vite, l'obscurité se fait, et l'impressionnante Salle des Religieuses révèle un crépuscule plus inquiet, par le biais de *Pneumaphonie* (2020). Au centre de la pièce, une vaste étendue de sable blanc est parcourue par trois sculptures en laiton ressemblant à des cuivres d'orchestre dépliés, comme autant de petites trombes prêtes à danser. Animées par des moteurs, elles tracent, en soufflant à la surface de la pâle étendue poudreuse, des dessins plus ou moins géométriques. On croirait voir le déplacement de petites tornades qui viendraient chuchoter entre deux silences d'incompréhensibles séquences. Les tourbillons sont légers, mais les souffles puissants, et les dessins se forment et se déforment constamment. Toutefois, la torpeur est de courte durée : au milieu de l'Antichambre qui mène aux latrines basses, dans un silence de cathédrale, des éclairs générés par des lampes à décharge imprègnent nos rétines de zébrures bleutées. Enfin, c'est précisément au cœur du lieu dévolu aux fonctions dites honteuses (en l'occurrence les latrines) que l'on retrouve un rappel à la fontaine du début, dans un mouvement subtil d'aller-retour entre l'extérieur et l'intérieur, le sacré et le vulgaire, le caché et le visible. Le jour s'est enfui, la pièce entièrement plongée dans le noir restitue l'eau dans toute sa fluidité, son énergie : la voilà qui se faufile en profondeur, à plusieurs mètres sous nos pieds, puis recommence éternellement sa chute après avoir circulé dans une boucle, sa vigueur restituée par des haut-parleurs venant l'amplifier.

D'une certaine manière, l'exposition *Geoscopia*, de Charlotte Charbonnel, a tout l'air d'une hallucination. Mais de ces hallucinations qui vous font palpiter les paupières, qui vous encouragent à refaire le chemin à l'envers, persuadé que quelque chose vous manque. Les œuvres ne se dérobent pas, elles affirment leur puissance équivoque. Et c'est bien là la qualité de Charbonnel : chez elle, les installations, pour massives qu'elles soient, ne font pas immédiatement image. Il faut, au contraire, les arpenter, leur parler comme les écouter, tâcher de se demander à quoi, elles aussi, rêvent la nuit.

Camille Paulhan est historienne de l'art, critique d'art et enseignante. Elle est l'autrice d'une thèse de doctorat portant sur le périssable dans l'art des années 1960-1970. Membre de l'AICA-France, elle a développé une activité de critique d'art en revues et pour des monographies et catalogues d'exposition, et enseigne à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. Ses recherches récentes portent sur la scène artistique castelroussine, les livres d'or d'expositions, les boulettes, l'âge chez les artistes femmes ou encore la transmission en écoles d'art.

Ingrid Tremblay, *Un raccourci par le désert*

Ariel Rondeau

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT–LA PETITE-PATRIE MONTRÉAL
17 SEPTEMBRE –
30 SEPTEMBRE 2020*

Bien que malheureusement écourtée en raison des mesures sanitaires du mois d'octobre 2020, l'exposition *Un raccourci par le désert*, d'Ingrid Tremblay, se présentait comme une oasis bienvenue en ces temps incertains. En montre à la Maison de la culture de Rosemont-La Petite-Patrie, l'exposition individuelle rassemblait un corpus de sept œuvres sculpturales réalisées au cours des quatre dernières années.

D'emblée, un court texte au mur révélait les mots-clés qui sont au cœur de la pratique de l'artiste québéco-syrienne : « affects », « histoires », « perception », « mémoire ». De fait, Tremblay explore ces notions et les façons dont elles se rapportent à la trace : celle laissée plus concrètement par l'humain ou par la nature, mais aussi celle que lèguent les expériences passées vécues individuellement ou collectivement. Ce sont des intérêts que l'on retrouve notamment dans *Salty Feel* (2018), première œuvre que nous rencontrons dans l'aire d'exposition.

Salty Feel est une masse d'un rose éclatant, conçue en pâte à modeler faite maison, qui nous arrive environ aux genoux. L'artiste s'est laissée inspirer d'un souvenir d'enfance de ses deux ans, lointain mais toujours vif, où sa mère cuisinait devant elle cette même pâte présente en salle. En dépit des avertissements, elle avait insisté pour en prendre une grande bouchée, convaincue que la pâte devait avoir bon goût vu son apparence séduisante. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un goût prononcé de sel a empli sa bouche ! L'artiste raconte, dans une courte vidéo accompagnant l'œuvre, avoir été marquée par cette leçon qui illustre bien l'écart subsistant entre perception et réalité. De ce souvenir, elle

Ingrid Tremblay, *Un raccourci par le désert*, 2020. Vue partielle de l'exposition. Photo : Ingrid Tremblay.

a voulu créer une montagne et a instinctivement gravité vers la forme du Mont-Blanc, plus haute formation rocheuse des Alpes. Ayant habité, en 2005, dans la région Rhône-Alpes, en France, à 300 kilomètres du célèbre mont, Tremblay avait une vue quotidienne sur ce dernier, mais ne pouvait apercevoir qu'une seule de ses multiples faces. Reprenant la forme exacte du Mont-Blanc, l'œuvre reflète l'idée d'un accès réduit à la réalité alors que celle-ci est souvent bien plus complexe qu'elle ne le parait.

L'œuvre *Salty Feel* est également le résultat d'un jeu d'échelle, tout comme le sont les deux sculptures exposées quelques pas plus loin. *No Regrets* (2019), réalisée lors d'une résidence d'artiste au Vermont, est une côte humaine, taillée dans le marbre, agrandie huit fois. Ici, l'artiste joue avec la dichotomie fragilité-durabilité. Bien que les os – composés de calcium, tout comme le marbre – soient la partie la plus résistante du corps humain, les côtes en sont les plus faibles. De façon similaire, alors que le marbre est une matière fort durable, courbée comme elle l'est dans *No Regrets*, son risque de bris s'accroit. *Ripple (Being Lost with You)* (2019), œuvre de petite taille en contreplaqué de bouleau, a été réalisée par l'artiste à la suite d'une escapade en compagnie d'un ami dans le désert White Sands au Nouveau-Mexique. Sculptée au ciseau à bois, la pièce reprend ces formes sinueuses laissées à la surface du sable par le passage du vent, et que l'artiste encadre et présente au mur. Lors de son périple, elle s'était vite rendu compte que ce vaste paysage provoquait un drôle d'effet quant à la perception des distances, l'espace paraissant à la fois aplati et étendu; impossible de faire usage du référent le plus commun, c'est-à-dire son propre corps, pour mesurer son environnement immédiat par voie de comparaison. Au loin, son ami qui marchait dans le désert de sable blanc semblait être de la même grandeur que les arbres. L'œuvre témoigne de cette expérience où le corps humain est devenu un élément du paysage comme un autre, sans y être central.

Ces idées de jeu d'échelle et de rapport inattendu au corps sont d'ailleurs parfaitement conjuguées dans l'œuvre *A Big Squish* (2017), pour laquelle l'artiste a reproduit, à très grande échelle et en contre-plaqué de bouleau, un morceau d'argile fraiche qu'elle a écrasée avec ses doigts à l'aide, notamment, d'un numériseur 3D et d'un routeur à

commande numérique par ordinateur (CNC). On se retrouve alors devant une forme en apparence organique, voire topographique. Composée d'érable massif, l'œuvre *Around The Corner* (2018) découle, cette fois, d'un désir de créer un objet qui ne peut être compris à partir d'un seul point de vue, nous obligeant à le contourner pour bien le saisir, tout comme lorsque l'on tourne le coin sans savoir ce qui nous attend. Adoptant la forme d'un paravent mince et onduleux, l'œuvre est environ de la hauteur de l'artiste. Cette dernière était à la recherche de la taille idéale en vue de provoquer le désir de se mettre sur la pointe des pieds pour épier de l'autre côté. Un anneau de bois, en apparence une branche se poursuivant à l'infini, s'accroche à l'une des extrémités de la structure. L'artiste fait référence à ses propres récits familiaux qu'elle ignore encore en grande partie, puisque peu partagés par sa mère, immigrante de première génération d'origine syrienne, qui a rarement abordé son passé dans son pays d'origine; de temps à autre, des bribes de son vécu lui parviennent de façon inattendue et fragmentaire, l'empêchant de dresser un portrait complet.

Bluebeard (2018), petite sculpture délicate, déposée sur un socle bleu élancé, combine à la fois histoires personnelles, contes et mythologies populaires. Le point de départ du projet est un texte traitant de violence conjugale écrit par Tremblay qui emploie l'image de la clé pour représenter la frontière entre le public et le privé. Plus tard, l'artiste a pu matérialiser *Bluebeard* après avoir trouvé un morceau de corail en forme de clé et en le reproduisant en pierre stéatite. En résulte une œuvre faisant référence à la fois au fameux conte *Barbe bleu* et à la figure mythologique de Méduse. Rappelons que la tête de celle-ci, une fois décapitée par Persée, a transformé en corail les algues sur lesquelles elle reposait. Même dans cet état, Méduse conserve tous ses pouvoirs et sa puissance. Le concept de résilience est ainsi véhiculé à travers l'œuvre. Enfin, l'exposition comprend également *Trace iteration 2* (2019), frottis au graphite sur papier vélin. Tremblay s'est servi d'un morceau d'écorce pétrifiée récupérée qu'elle a frotté à répétition sur le papier. Cette action donne, par le mouvement suggéré, une dimension sculpturale à cette œuvre qui, d'emblée, se distingue des autres en étant la seule proposition bidimensionnelle. Ceci faisant, l'artiste réactive en quelque sorte la forme végétale originelle de l'objet jadis vivant.

Ingrid Tremblay crée de la même manière que le paysage se forme : par un travail de longue durée, cumulant des couches de petits gestes répétés, telles la sédimentation ou la formation de coraux. Quoique l'exposition ne contienne aucun élément strictement organique, la présence du vivant se fait fortement ressentir. Composé à la fois d'éléments – formes, matières et même odeurs – qui nous sont familiers et d'autres qui le sont moins, ce corpus de l'artiste, inspirée des théories de l'affect, éveille nos sens et nous plonge, plus aisément qu'à l'habitude, dans une posture d'observation attentive. Alors que chacune a ses propres origines et références, les œuvres présentées dans *Un raccourci par le désert* forment, ensemble, de nouveaux dialogues. Des histoires collectives se mêlent au récit personnel, notamment celui de l'artiste, ces traces laissées par le passé qui se manifestent dans notre présent.

*Initialement programmée du 14 mai au 15 août 2020 et du 17 septembre au 29 octobre 2020.

Travailleuse culturelle, Ariel Rondeau est titulaire d'une maitrise en muséologie de l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches ont porté sur la présence et la mise en valeur d'art contemporain dans les jardins du Québec. Elle vit et travaille à Montréal.